

C'est une œuvre de jeunesse d'un charpentier-poète que nous souhaitons vous faire connaître. Un poète local, un texte écrit en occitan du coin, mais une œuvre qui a eu, à son époque, 1869 et 1870, les honneurs d'une publication, publication dont la page de garde de l'époque constitue également celle de l'ouvrage actuel.

Vous trouverez donc, ci-après, l'ensemble de l'œuvre poétique de Frédéric Roumanès. En regard de chaque poème écrit en vieil occitan (ou patois local) se trouve le même poème traduit en français, traduction réalisée dans un premier temps avec les connaissances locales, notamment l'aide de personnes du village ayant pratiqué le patois dans leur jeunesse. Qu'elles en soient vivement remerciées.

Mais quelles que soient l'enthousiasme et la bonne volonté des contributeurs à la rédaction de cet ouvrage, il n'était guère possible de le mettre à la disposition du public sans qu'il soit examiné par un spécialiste de l'occitan afin de débusquer les approximations, inévitables, voire les contresens, vu le délai écoulé entre la rédaction de l'œuvre, 1869 et 1870, et notre reprise en 2015.

Monsieur Jean-Pierre Hilaire, professeur, sollicité par nos soins, a bien voulu se charger de cette tâche. C'est un travail remarquable qu'il a accompli, traduction de l'occitan local en graphie classique de l'occitan et révision de notre traduction en français.

Bien nous en a pris de le consulter, tant il a transformé un document approximatif en un ouvrage sérieux, ordonné et méthodique. Qu'il en soit mille fois remercié.

Nous avons souhaité conserver sur les pages en regard le texte original et la traduction française. Nous avons placé les œuvres en graphie classique de l'occitan en troisième partie de l'ouvrage.

Frédéric Roumanès, charpentier et poète.

Demandons à Jean Trapes, auteur de nombreuses chroniques, « Regards sur le passé » publiées sur « Le Petit Bleu », dont celle de Frédéric Roumanès, de nous conter son histoire :

« C'est une bien curieuse histoire que celle de Frédéric Roumanès. Nous allons la raconter. Elle le mérite.

Frédéric Roumanès était né à Prayssas le 1er mars 1851. Son père était Jean Roumanès, charpentier. Sa mère se nommait Marie- Anne Destang. La naissance eut lieu dans une maison des allées Sainte-Anne. Il ne nous a pas été possible de déterminer l'emplacement de cette maison.

A propos du nom de Roumanès, il est intéressant de noter qu'il indique qu'un de ses ancêtres avait fait un pèlerinage à Rome.

Il y a lieu également de remarquer que ce nom s'apparente à celui de Romanille, le célèbre poète provençal, fondateur du Félibrige. Quant à son prénom, Frédéric, Il est le même que celui du grand Mistral.

On voit que notre Prayssasais avait, dès sa naissance, trouvé dans son berceau, des attributs poétiques. Rien donc de surprenant que, par la suite, il devint poète.

Le jeune Frédéric eut la chance de trouver, tout enfant, à Prayssas même, une remarquable maison d'instruction. C'était la pension Pradelle. Son fondateur était Jean- Philippe Pradelle. Il enseigna à Prayssas de 1836 à 1880, soit 44 ans.

Le jeune Roumanès sut profiter des leçons de ce maître éminent. Il devint lui aussi professeur. Lorsqu'il fit son tour de France, dans des classes du soir, il donna des leçons de trait. Et pour ne pas rester en reste, il fit imprimer un ouvrage pratique sur la charpente.

Mais piqué par la tarentule poétique, Roumanès se mit à aligner des vers. Et, dès sa dix-huitième année, il publie un petit recueil poétique sous le titre de « Los Prumeros Ideyos poeticos de Frédéric Roumanès de Prechas. Poèrnos, quatrins et roundèous, dediats à la Jouynesso Prechaguezo ». Le tout parut sous la forme d'une

brochure de 16 pages in 8° en 1869, à l'imprimerie P. Bonnet, à Agen.

Travailleur infatigable, notre auteur publie l'année suivante, en 1870, une seconde brochure. Nous en donnons le titre, en français : « Poésies à l'occasion de la guerre de 1870 et du changement de gouvernement ». Sur la première page de la brochure, sous le titre est imprimé le quatrain suivant

Baume de pureté,
Du patois, mon étoile,
En brillant sur ma tête,
Ennoblit ma langue. »

Cet ouvrage sortit des presses de l'Imprimerie Typographique de J.-A. Quillot, à Agen.

Comme on le pense, ces brochures sont actuellement, excessivement rares. Néanmoins, nous avons eu la chance de retrouver celle relative à la guerre de 1870. Elle est d'une brûlante actualité. Aussi nous allons l'analyser et en citer un certain nombre de vers.

Elle comprend une douzaine de poèmes. Nous en citerons quelques passages. Pour ne pas allonger cet article et pour être compris du plus grand nombre, nous donnerons seulement la traduction des passages cités.

En raison de son jeune âge, Roumanès est mobilisé dès les premiers jours de la déclaration de guerre

15 juillet 1870, au 42° de ligne en garnison à Perpignan. Il consacre un de ses premiers poèmes à ses camarades de régiment et le termine ainsi :

« Je prie la Providence
Que vous reveniez tous,
Oubliant la souffrance
Subie par nos soldats
Au milieu des combats.»

Puis, sous le titre « Pensées d'un conscrit », deux jours avant le départ, notre poète écrit :

« Grand Dieu ! Dans quelle tristesse je me trouve, aujourd'hui,
plongé,
Car il faut quitter ma famille

Pour défendre la Nation,
Aussi l'amour d'une fille,
Ciel, s'en est une compassion. »

Enfin, c'est la capitulation et l'avènement de la République :
« Hier, à Sedan, on a vu Bonaparte
Honteusement aller capituler
Sans réfléchir que l'histoire et la carte
Des empereurs est exprès pour parler.
O Liberté, ô toi qui es si belle,
Pour toi, tous les Français veulent tout souffrir.
Que sur toi se fonde la Paix universelle,
O Liberté ! Pour toi NOUS DEVONS à mourir »

Nous arrêtons ici les citations du poète de Prayssas. En terminant, rappelons que Frédéric Roumanès est décédé, à Prayssas, le 30 octobre 1893. On peut dire que si sa vie fut courte, elle fut bien remplie. »

La chronique érudite, bien construite, de Jean Trapes nous fournit tous les éléments de la petite biographie ci-après :

Frédéric Roumanès est né à Prayssas le 1er mars 1851, de Jean Roumanès, charpentier, et Marie-Anne Destang.

Sa maison natale n'est pas connue avec précision, mais l'on sait qu'elle se situe dans un foyer aux allées Sainte-Anne, peut-être près du « travail » qui subsiste encore à ce jour, selon une descendante de Frédéric.

Le jeune Frédéric suit sa scolarité à Prayssas, sous la direction de M. Pradelle, instituteur au village de 1836 à 1880. Enseignant très apprécié, ayant créé, en sus de son activité de maître d'école, une remarquable maison d'instruction dans laquelle bon nombre d'enfants de Prayssas, et notamment Frédéric, ont acquis une solide formation.

Celle-ci a conduit Frédéric Roumanès à intégrer les compagnons du devoir pour accomplir son tour de France comme charpentier, périple durant lequel il donna à ses pairs, dans les classes du soir, des cours de dessin. Il fit, à ce propos, publier un ouvrage pratique sur la charpente.

Mais c'est tout jeune que s'exprime sa passion de la poésie.

Dès dix-huit ans, il publie un recueil poétique en langue occitane sous le titre « Los prumeros ideyos poéticos de Frédéric Roumanès de Prechas. Poemos, quatrins et roundèous, dediats à la jouynesso prechaguezo » à l'imprimerie F. Bonnet à AGEN.

L'année suivante, il publie : « Poesios à l'ocasioun de la guerro de 1870 et del cambiomen de gubèrnomen », par Roumanès Frédéric de Préchas, charpenté ; « Aoutour d'aoutos ubros de poesios qu'an parescut en 1869 », et en exergue, sur la première page, le quatrain suivant :

Baoume de puretat,
Del patouès esteleto,
En brillan su moun cat
Ennoublis ma lenguetto.

Imprimerie typographique de J.A. Quillot – AGEN – 1870.

Frédéric Roumanès a été mobilisé dès les premiers jours de la déclaration de guerre, le 15 juillet 1870, au 42^e de ligne en garnison à Perpignan, ce qui lui a inspiré certains poèmes de son second recueil.

Il a ensuite exercé à Prayssas son métier de charpentier. Il a constamment accueilli des compagnons charpentiers accomplissant leur tour de France, semble-t-il, dans la maison familiale de ses descendants.

On trouve de nombreux documents administratifs par lesquels la commune attribue au charpentier Frédéric Roumanès des travaux de charpente, notamment celle de l'actuelle mairie et la réparation du clocher. Nous possédons une facture écrite de sa main pour les ouvrages faits à l'occasion du comice agricole de l'arrondissement d'Agen tenu à Prayssas le 6 septembre 1865, savoir :

Poser le plancher du bal champêtre sur le champ de foire ; planter les files et à hisser les oriflammes ; planter le mât de cocagne et les poteaux pour les différentes pièces d'artifice ; et enlever ensuite après la fête les drapeaux et les oriflammes et descendre les files et le mât de cocagne, et enfin, enlever le plancher du bal champêtre ».

Frédéric Roumanès est décédé le 10 octobre 1893 à l'âge de 42 ans.

Son œuvre :

Il s'agit uniquement d'œuvres de jeunesse. Nous connaissons deux ouvrages poétiques publiés à l'âge de 18 ans pour le premier : « Las prumeros idèyos poetiquos de Frédéric Roumanès de Préchas (Lot et Garonno) – Poèmos, Quartrins et roundèous dediats a la Jouynesso prechaquezo. » ; et de 19 ans pour le second : « Poesios à l'occasioun de la guerro de 1870 et del cambiomen de goubèrnomen. »

Le premier ouvrage, dédié à la jeunesse de Prayssas est un chant d'amour pour son village : « Moun bilatche natal ou Prechas y soun cazal d'amour » ; quatrains, madrigaux, chansons, rondeaux célébrant la jeunesse, l'amour, la séduction, la beauté de la nature, la vie simple du village. C'est une œuvre de jeunesse, de par sa simplicité, son optimisme et sa tendresse.

Le second, beaucoup plus politique, a été influencé par sa participation au conflit de 1870. Il se révèle fervent défenseur de la liberté retrouvée et de l'instauration de la nouvelle république. Il écrit un chant patriotique : « Arribado de la republiquo » et magnifie la solidarité avec ses frères d'armes.

Deux ouvrages modestes par leur taille, mais qui affichent les valeurs les plus nobles, amour du pays, tant le village que la France, sensibilité à la beauté des choses, amour de la vie, du sentiment amoureux le plus noblement exprimé. Ecrits dans le langage de l'époque, ils expriment admirablement, presque à l'âge de l'adolescence, une simplicité et une sensibilité qui illuminent le propos.

**Las pruméros idèyos poetiquos
De
ROUMANES/ROMANÈS Frédéric
De Préchas
Poèmos, quatrins et Roundèous
Dédiats a la jouynesso Prechaquezo**

**Les premières idées poétiques
De
Roumanès Frederic
De Prayssas (Lot et Garonne)
Poèmes, quatrains et rondeaux
Dédiés à la jeunesse Prayssassaise**

Un poëmo As lecturs de mous bèrs

Escoutas se bous play se que baou
Racounta, chosques prou coumplazens
Per boulé m'escouta

L'aounou et la renoumado

Toutz couron à l'aounou
Et à la renoumado
Dél pu grand al pitou
Saoutillo la pensado
Oui ! cadun reflechis et gèyto de soun bor
Sabèn que lou guerriè, a l'espauléto dor
Galoppo lous counbats
Su la tèrro estrangèro
Et crido a sous souldats:
Cal rempourta bittouèro.
Cal planta lou drapèou la bas sus aquel mur
Que parlèn de nousaou aciou amèy aillur.
Et qu'en nous retiran
Cadun à soun cantou
Chosqu'en reçut en gran,
Chosqu'en coumbats d'aounou.

Lous oubriès, lous pastous et las pastourèletos.
De se léba mati no bolon lou renoum ;
En se léban del illèy canton de cansounetos
Que sans manqua dus mots l'écot lou y respoun.
Tous boudron dépassa dans sas bouès mélodiousos
Aquelos barbo blancs ou faoubétos joyousos,
Boudron égaliza lou chant d'el roussignol,
D'aquel aouzel pitou, gros coum'un aourignol
Que s'enten a tengut quant l'estiou caloujéro.
Labas d'ins un baloum oun l'aygo cracouléjo ;
Enfin, mous chers lecturs acos pas lou guerriè,
Ni l'oubriè, ni pastou, m'ès lou mounde en entié.
Que boudro escala uno aoutou désirado,
Que boudro mounta alcat dun'éscales dorado.
Per répendè pertout soun noum et sa grandou
En fan sounna allèn sous dous quatrins d'aounou.

Un poème Aux lecteurs de mes vers

Ecoutez s'il vous plait ce que je vais
Raconter, soyez assez complaisants
Pour vouloir m'écouter.

L'honneur et la renommée

Tous, courent après l'honneur
Et la renommée
Du plus grand au plus petit
Elle parcourt la pensée.
Oui ! Chacun réfléchit et regarde de son côté
Nous savons que le guerrier, à l'épaulette d'or
Galope aux combats
Sur la terre étrangère
Et crie à ses soldats :
Il faut remporter la victoire.
Il faut planter le drapeau là-bas, sur ce mur
Que l'on parle de nous ici, et même ailleurs.
Et qu'en nous retirant
Chacun à son foyer
Nous soyons reçus solennellement
Nous soyons comblés d'honneur.

Les ouvriers, les pasteurs et les jeunes bergères
De se lever de bonmatin ne veulent la réputation
En se levant du lit, ils chantent des chansonnettes
Auxquelles sans manquer deux mots l'écho leur répond.
Tous voudraient dépasser avec leurs voix mélodieuses
Ces barbes blanches ou fauvettes joyeuses
Voudraient égaler le chant du rossignol,
Cet oiseau si petit, gros comme un brugnol
Qui s'entend sans cesse dans la chaleur de l'été.
Là-bas dans un vallon où l'eau fait un bruit sec.
Enfin, mes chers lecteurs, ce n'est pas le guerrier,
Ni l'ouvrier, ni le berger, mais c'est le monde entier.
Qui voudrait gravir un sommet désiré
Qui voudrait monter au sommet d'une échelle dorée
Pour répandre partout son nom et sa grandeur
En faisant sonner au loin ses doux quatrains d'honneur.

Moun bilatche natal
Ou Prechas et soun cazal d'amour

Aquès oustals la bas que soun tant rembrunits
Qu'an lous murs tout à fait nègrès et assoumbrits
Que bezès groupats al roun
D'uno flècho enguillado
Qu'esten en lèr soun froun
Et sa poumo d'aourado
Acos'es chèrs amits moun bilatché natal

Counsacrens un moumen cheg'en lou abèltal,
Gèyten so de prumé aqueles perménados
A ques ourmès feilluts a las cimos brodados.
Oun l'on bey fort souben
De rosos pulidétos
Saoutilla al gré d'el ben
En parlan d'amourétos.
Enfin acos at'you que lou Cazal d'amour
Fay permena sas flous qu'an se passo un bel jour ;

Adaro biren nous dé cats a din la bilo
Et en marchan al pas coummo uno troupo agilo,
Remarquén un paouquet
A quélo basto porto
Que se bey la bas dret
Coumo uno estèlo morto.

Oh ! sa feblo luou et soun regar fletrit,
Se cambiaran diméché en un astre abétit.
Et labét
Tout sera plét
Las filletos bendran
Et lou charmant galan,
Bendra per s'amusa
Décidat à dansa.
Toutz se bèyran hurous coum'un astre dél jour
Et bendran al galot al bèl jardi d'amour.

Mon village natal Ou Prayssas et son jardin d'amour

Ces maisons, là-bas, qui sont si rembrunies
Qu'elles ont les murs complètement noirs et assombris
Et que vous voyez groupées autour
D'une flèche étirée
Qui étend son front en l'air
Et sa pomme dorée
C'est, chers amis, mon village natal.

Consacrons un moment, suivons le du regard,
Regardons d'abord ces belles promenades
Ces ormes feuillus aux cimes brodées.
Où l'on voit très souvent
De jolies roses
Sautiller au gré du vent
En parlant d'amourettes.
Enfin, c'est pour moi que le jardin d'amour
Fait promener ses fleurs quand arrive une belle journée.

Maintenant tournons-nous vers la ville
Et en marchant au pas comme une troupe alerte
Remarquons un petit peu
Cette grande porte
Qui se voit là-bas, droite
Comme une étoile morte.

Oh ! sa faible lueur et son regard flétri
Se changeront dimanche en bel astre
Et alors,
Tout sera parfait
Les jeunes filles viendront
Et le charmant galant
Viendra pour s'amuser
Décidé à danser.
Tous se verront heureux comme un astre du jour
Et viendront au galop au beau jardin d'amour.

La bèlo de las belos
Ou
Mari la perlo d'amour

Labas al foun dins un gran prat
Oun jamès nat rèy n'a passat,
Al dous brut d'uno aygo clareto
Toujours uno bèllo filleta
Se béjo ana en saoutan ;
Se séta débat un brot blan
Et dins aquelo praderio,
Entendio a sa fantezio
Lou rossignol s'ul brot de may
Fa soun jargoun que toujours play,
Car aquel aouzèl sur la feillo
Lèbo lou cat et toujours beillo.
La béoutat de soun lengatche
Entouno tout lou ribatché,
En anonçant nèy et jour
Lou dous plaze de lamour.

Mari bélo Bénus charmado dé soun chan
Se rendio fort souben à loubro sur un ban
En benin de cuilli d'ambé las pastourèlos,
De clabétz tous flourits amèy dé pimparélos,
Escoutabo fort bien a quel dit aouzélou
Que cantabo ta bien et quèro ta pitiou ;
On la bejo sétudo
Entourado de flous,
Abio la ma menudo
Et lou regard joyous.
Semblabo que begno de nèche dins lous ayrès,
On li béjo dus èls bious et amoureyayrès,

Uno figuro frésquo coummo la rouzado
Uno pitiouno bouco rouge ciréjado ;
Soun piel négre luzen et tout rebillounat
Se fajo remarqua per esta bien bouclat.
Soun mentou èro fèy d'uno manière adreto
Jamès on nou beyra uno doumayzèlèto,
Que semblé en beaoutat
Aquelo jouyno fillo
Ero in bérítat

**La belle des belles
Ou
Marie la perle d'amour.**

Là-bas, au fond, dans un grand pré
Où jamais aucun roi n'est passé,
Au doux bruit d'une onde claire
Toujours une belle jeune fille
On voyait aller en sautillant ;
Elle s'assoit sous un buisson d'aubépine blanche
Et dans cette prairie
Entendait au gré de sa fantaisie
Le rossignol sur le buisson de mai
Faire son jargon qui toujours plait,
Car cet oiseau sur la feuille
Lève la tête et toujours veille.
La beauté de son langage
Remplit tout le rivage,
En annonçant nuit et jour
Le doux plaisir de l'amour.

Marie, belle Vénus charmée par son chant
Se rendait fort souvent à l'ombre sur un banc
En venant de cueillir avec les pastourelles.
Des iris tout fleuris, et même des pâquerettes
Elle écoutait fort bien ce dit oiseau
Qui chantait si bien et était si petit.
On la voyait assise
Entourée de fleurs
Elle avait la main menue
Et le regard joyeux.
On aurait dit qu'elle venait de naître dans les airs
On voyait ses deux yeux vifs et amoureux,

Une figure fraîche comme la rosée
Une petite bouche rouge cerise ;
Ses cheveux noirs luisants et rebelles
Se faisaient remarquer pour être bien bouclés.
Son menton était fait d'une manière adroite
Jamais on ne verra petite demoiselle
Qui ressemble en beauté
A cette jeune fille.
Elle était en vérité

Agréable et gentille.
Y abios rès de pu bel,
On béjo rire a l'èl
Sa raoubo retrossado,
De bélour couronado ;
Sous pès éron mignouns
Et sous mouletz bien rouns
Sa cambeto laougèro
Ero enfin sans chimèro,
Tan bien fèyto mou'lado
Que laouyas poutounado,
Et soun rire joyoux bégno tout douçomen
Per charma bostre esprit et bous rendre counten.
Mès anèy on bèy plus a quello maynadéto
Préné plazé al prat al dous brut de laygéto ;
Préféro mèy ana al dous chan del bièloun
Dansa et s'amusa dins un basté saloun.
Es aymablo poulido bello coumo lou jour
Soun hounesto manière acos soun lien d'amour.

Agréable et gentille.
Il n'y avait rien de plus beau,
On voyait rire à l'œil nu
Sa robe retroussée,
De velours couronnée ;
Ses pieds étaient mignons
Et ses mollets bien ronds
Sa petite jambe légère
Elle était enfin sans chimère,
Tant bien faite et bien moulée
Qu'on l'aurait embrassée,
Et son rire joyeux venait tout doucement
Pour charmer votre esprit et vous rendre content.
Mais aujourd'hui on ne voit plus cette jeunette
Prendre plaisir au pré au doux bruit de l'eau ;
Elle préfère aller au doux chant du violon
Danser et s'amuser dans un vaste salon.
Elle est aimable, jolie, belle comme le jour
Son honnête manière c'est son lien d'amour.

Quatrain
A la perlo d'amour
A la perla d'amor

Oh ! Tu ma bèlo flou que parfumes moun âmo
Qu'animès lous esprits coumo uno ardento flâmo,
Oubro toun el bluet permé rendu joyous
Et enfin donno mé toun souriré amoureux.

Quatrain
A la perle d'amour

Oh ! Toi ma belle fleur qui parfume mon âme
Qui anime les esprits comme une ardente flamme
Ouvre ton oeil bleu pour me rendre joyeux
Et enfin donne-moi ton sourire amoureux.

Odo

Lou jardi flourit

Roundèou

Air : poupulario de rossignolet d'un boi joli.

A Préchas y a un bel jardi
Qué à de flous de touto espèco,
Las pimparèlos sans menti
Y'anouñcoun toutos la richesso.

Qu'and lou printen fay tout flouri
Et qu'on bay dins aquel partèro,
Atiou re nou se bey flétri
A cos so de pu bèl de tèrro !

On aymo a beyré aqueles flous
Que lou boun Diou fay tan poulidos,
Et on sentis las milaoudous
De toutos las que soun flouridos.

Bibo las rosos de Préchas
Bibo las que soun abélidos,
On pot las prenè a plenos mas
Car nou n'y a jamès de raouzidos.

Cad'uno porto su soun cat
Lou prix d'uno bèllo courouno,
Amèy un rameou de béoutat
Ou l'esprit de Bénus roucouno.

De parpaillos fiès amoureux
D'amb'a quelos flous se passéjon,
Et y troboun un mel bien dous
Que sas bèlos troumpos poumpéjon.

Ode

Le jardin fleuri

Rondeau

Air : populaire de rossignolet d'un bois joli.

A Prayssas, il y a un beau jardin
Qui a des fleurs de toute espèce
Les pâquerettes sans mentir
Y annoncent toutes la richesse.

Quand le printemps fait tout fleurir
Et qu'on va dans ce parterre
Là on ne voit rien se flétrir
C'est ce qu'il y a de plus beau comme terre !

On aime à voir ces fleurs
Que le bon dieu fait si jolies
Et on sent les mille odeurs
De toutes celles qui sont fleuries.

Vive les roses de Prayssas
Vive celles qui ont embelli,
On peut les prendre à pleines mains
Car il n'y en a jamais de flétries.

Chacune porte sur sa tête
Le prix d'une belle couronne
Et même un rameau de beauté
Ou l'esprit de Vénus roucoule.

Des papillons fiers amoureux
Avec ces fleurs se promènent,
Et y trouvent un miel bien doux
Que leurs belles trompes aspirent.

Un roundèou
A las fillos
De la campagno

Escoutas charmantos maynados
Bousaou qu'anas al bord el riou,
A loubro dins las aoubanados
A l'abrit del fèt de l'estiou ;
Escouta un paou
Din boste repaou,
So que bous baou dire cèrto nes pas faou,

Bous aou filletos de la prado
Que rendès lous esprits countens,
Cad'un bous lanço sa guignado
Car sès finos coumo l'argen ;
Bous gèyton bira
Bous gèyton saouta ;
Apèy d'in la sallo bous geyton dansa.

Qu'an anas su las permenados
D'ambé lous gouyats amourous,
Labet bous bézoun poumpounados
Et bous bizon fa lous èls dous ;
Coum'un pimpoundor
Bous bezon d'abord
La figuro fresco coum'un loubidor.

Enfin mas chèros quand lous séros
Din lou bourg bound'anas beilla,
D'ambé bostos débadanneros
Lou Souquarou qual pas crida.
Car aoutroumen
Naourès pas bounten,
Cares une bestio qu'a bien de bérén.

**Un rondeau
Aux filles
De la campagne.**

Ecoutez, charmantes jeunes filles
Vous qui allez au bord du ruisseau,
A l'ombre dans les aubiers
A l'abri du feu de l'été ;
Ecoutez un peu
Dans votre repos,
Ce que je vais vous dire certes n'est pas faux.

Vous les jeunes filles de la prairie
Qui rendez les esprits contents,
Chacun vous lance son clin d'oeil
Car vous êtes vives comme l'argent ;
Ils vous regardent tourner
Ils vous regardent sauter
Puis, dans la salle, ils vous regardent danser.

Quand vous allez sur les promenades
Avec les jeunes garçons amoureux,
Alors ils vous voient pomponnées
Et ils vous voient faire les yeux doux ;
Comme un bouton d'or
Ils vous voient d'abord
La figure fraîche comme un louis d'or.

Enfin, mes chères quand le soir
Dans le bourg vous allez veiller,
Avec vos dévidoirs,
Au loup-garou il ne faut pas crier.
Car autrement
Vous n'aurez pas bon temps
Car c'est une bête qui a bien du venin

Lous dus quatrins
Del mati.

Lou sourel bay douna sa raoubo luminouzo
Bay glitza sous rayons su la berto pélouzo,
En cassant paou à paou las uombros de la nèy
Nous bay douna lou jour bien poulit et bien fèy.

Gèytas lou se léba dan sa cresto daourado
Sa clartat bay déjà mounta su la teoulado,
Et en fan courré l'homme a soun noble trabal
Bay esclayra pertout nosto terro abèlta.

Les deux quatrains

Du matin

Le soleil va donner sa robe lumineuse
Va glisser ses rayons sur la verte pelouse
En chassant peu à peu les ombres de la nuit
Va nous donner le jour bien joli et bien fait.

Regardez-le se lever dans sa crête dorée
Sa clarté va déjà monter sur la toiture
Et en faisant courir l'homme à son noble travail
Va éclairer partout notre terre à vue d'oeil.

**Filletos bénès dansa
Lou saou de la lyréto**

Roundèou

Aprouchas bénès bélos filletos
Per dansa lou saou de la lyra ;
Douna nous bosto ma charmantetos
Es anèy que nous qual bien dansa !
Qual dansa !
Nentendès pas bèlos maynadetos
Aquel biéloun que senten crida ;
Oh ! bénès doun fillos gentilletos
Per dansa lou saou de la lyra !
Per dansa !

Fillettes, venez danser
Le saut de la lireto

Rondeau

Approchez, venez, belles jeunes filles
Pour danser le saut de la liro
Donnez nous vos mains charmantes
C'est aujourd'hui qu'il nous faut bien danser !
Il faut danser !
N'entendez-vous pas, belles jeunettes
Ce violon que nous sentons gémir ;
Oh ! Venez donc, filles gentillettes
Pour danser le saut de la liro !
Pour danser !

**Poésios
Al'occasioun de la guerro de 1870
Et del cambiomen de goubèrnomen**

Par

ROUMANES Frédéric

De Prechas

Charpentié

Aoutur d'aoutos ubros de poésios qu'an parescut en 1869.

**Baoume de puretat
Del patouès estelète
En brillan su moun cat
Ennoblis ma lengüete.**

**Agen
Imprimerie typographique de J.A. Quillot.
1870.**

Poésies
A l'occasion de la guerre de 1870
Et du changement de gouvernement

Par

ROUMANES Frédéric

De Préchas

Charpentier

Auteur d'autres œuvres de poésie qui ont paru en 1869.

Baume de pureté
Du patois étoile
En brillant sur ma tête
Tu ennoblis ma langue

A la Franço.

Poèmo

A l'occasioun des biens de la libertad.

Bèlo Franço, del mundo sès la reyno
Dunpèy qu'as bis flouri la libertad ;
Quatre-bin-tretze abio bèle déguèyno
En te pourtan soun ramel argentat.
Coubrit tous fils d'une forço magique
Per sousteni sous drets sérieusemen.
Lous y cridèt : Bibo la République
Chosques units per un goubèrnomen.

De grands bienfèys fures alors coumblado.
Touts cridabon : Ah ! moun Diou ! quin bounhur !
Quand tout d'un cot une bien soumbro annado
Benguèt cambia toun chèf en empereur.
Toun prèssen, aquel que goubèrnabo
Lou Puble fièr d'esta républicain,
Fusquet plaçat sul trôno qu'adourabo,
Et taléou fèy cambières de destain.

En quaranté-houey la raoubeto amistouzo
Des libertains se besquet reberdi ;
Tournèt pourta une palme amourouzo.
A tous gouyats que diguèron pardi.
La libertat en Franço es proclamado.
Bénisquén touts bien la Fraternitat.
Mais un esprit d'une soulo boufado
Escampillèt soun fèt d'Egalitat.

Aquel princé que tègno la balanço,
Fier descendèn del biel Napoléon,
Coumo el mountèt sul trôno de la Franço,
Al soun jouyous d'un bel accordéon.
N'a pas sagut ennoubli la Patrio ;
La trahizou planabo su soun cat.
Cridèn li touts : Guerro à la félonio,
Bounaparto, per qu'as capitulat !!!

A la France.

Poème

A l'occasion des bienfaits de la liberté

Belle France, du monde tu es la reine
Depuis que tu as vu fleurir la liberté ;
Quatre-vingt treize avait belle allure
En te portant son rameau argenté.
Tu as couvert tes fils d'une force magique
Pour soutenir leurs droits sérieusement.
Tu leur as crié : Vive la république !
Soyez unis pour un gouvernement.

De grands bienfaits tu fus alors comblée.
Tous criaient : Ah ! Mon Dieu ! Quel bonheur !
Quand tout d'un coup une bien sombre année
Vint changer ton chef en empereur.
Ton président, celui qui gouvernait
Le peuple fier d'être républicain,
Fut placé sur le trône qu'il adorait,
Et aussitôt fait tu changeas de destin.

En quarante huit, l'habit amical
Des partisans de la liberté se vit reverdir ;
Il porta à nouveau une palme amoureuse
A tous tes jeunes hommes qui dirent oui.
La liberté en France est proclamée
Bénéissons tous bien la fraternité.
Mais un esprit d'un seul souffle
Dispersa sa soif d'égalité.

Ce prince qui était impartial
Fier descendant du vieux Napoléon,
Comme lui est monté sur le trône de France,
Au son joyeux d'un bel accordéon.
Il n'a pas su ennoblir la patrie ;
La trahison planait sur sa tête.
Crions-lui tous : Guerre à la félonie,
Bonaparte, puisque tu as capitulé !

**Capitulation de l'Empérur
Arribado de la Républiquo
(1870)**

Chant patriotiquo

Napoléon, al cat de soun armado,
Quitèt Paris et boulèt al coumbat ;
Cridèt : Francès, la guerro es declarado.
Rebeille-te, paysan, car sès souldat.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

De cats al Rhin en routo.
Lous Prussians bènon touts en cantan
Guerro ! Guerro ! Guerro !
Francès, aou, en routo.
Lous Prussiens bènon touts en cantan.

Quand l'Empèrur es arribat en faço
De l'ennémit que bégno al grand pas,
Nou lla dounat qu'une féblo menaço.
Ciel ! qu'ès acos, nou zou coumprenen pas.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

De generals de la troupo francézo
Défendion bien lou drapéou natiounal ;
Daoutes, amits de l'armado badouèzo,
Damoron lén per nou pas fa de mal.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Hier, à Sédan, besquèron Bounaparto
Hountousomen ana capitula,
Sans réfléchi que l'histouèro et la carto
Des empèrurs es esprès per parla.

**Capitulation de l'Empereur
Arrivée de la République
(1870)**

Chant patriotique

Napoléon, à la tête de son armée
Quitta Paris et vola au combat
Il s'écria : Français, la guerre est déclarée
Réveille-toi, paysan, car tu es soldat.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Vers le Rhin, en route
Les Prussiens viennent tout en chantant
Guerre ! Guerre ! Guerre !
Français, debout, en route,
Les Prussiens viennent tout en chantant

Quand l'empereur est arrivé en face
De l'ennemi qui venait à grands pas,
Il n'a proféré qu'une faible menace.
Ciel ! Qu'est-ce que c'est, nous ne comprenons pas.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Des généraux de la troupe française
Défendaient bien le drapeau national
D'autres, amis de l'armée badoise
Restent loin pour ne pas faire de mal

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Hier, à Sedan, on a vu Bonaparte
Honteusement aller capituler
Sans réfléchir que l'histoire et le rôle
Des empereurs est expressément de parler.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Tremblas, tyrans! A la troupo ennemio
Quand bous dounas dand'inormes canous,
Nous crègnès pas de trahi la Patrio,
De fa pèrdé la Franço et sas haounous.

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Francès, maoudisquen doun aquelo cliquo,
Car su la terro touts la maoudiran ;
Et, en cridan bibo la Républiquo,
Pel la natioun cal bersa noste sang !

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

O Libertat! Ô tu que sès tan bèlo!
Per tu lous Francès bolon tout souffri.
Tu que foundes la patz unibersèlo ;
O Libertat ! per tu dibèn mourì !

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Tremblez, tyrans ! A la troupe ennemie
Quand vous vous donnez avec d'énormes canons
Ne craignez pas de trahir la patrie,
De faire perdre la France et ses honneurs

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Français, maudissons tous cette clique
Car sur la terre tous la maudiront
Et, en criant vive la république
Pour la nation, il faut verser notre sang

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

Ô liberté ! Oh ! toi qui es si belle
Pour toi les Français veulent tout souffrir
Toi qui fondes la paix universelle
O liberté ! Pour toi nous devons mourir !

Hitou ! Hallali !
Hallali ! Hallali ! Hallali !

**Pensado d'un counscrit
Du jours aban de parti.
Ses regrets douloureux.**

Grand Diou ! din quino tristesso
Me trobi anèy plounjat,
Malgré que la noblo ardiesso
Ché jou atché puntéjat.
Cal que quitti ma famillo
Per défende la natioun ,
Amèy l'amou d'uno fillo...
Ciel ! es uno coumpatioun !

Aquelo bèlo maynado
Me rendio des mèy hurous,
Quand anaben dins la prado
A bord d'un riou merbeillous ;
Escoutaben la faoubèto
Et lou joyous roussignol ;
Admirabon su l'herbèto
Boultija lou parpaillol.

O ma charmanto mestresso,
Bruno as séduisants contours,
Caouzes toute moun ibresso
Car pousèdes mas amours.
Ta béoutat es sans pareillo ;
Sès blanco coume la lèy ;
Ta bouco es roso bermeillo ;
Sembles la fillo d'un rèy.

Per men ana à la guerro
Me bay te calé quita.
Serey léou à la frontièro,
Nou podi pas ébita.
Te baou doun quita, ma mio,
Per pren'un sabre daourat.
Me cal serbi ma Patrio,
Car lou sort me bol soldat.

**Pensées d'un conscrit
Deux jours avant de partir
Ses regrets douloureux**

Grand Dieu, dans quelle tristesse
Je me trouve aujourd'hui plongé
Bien que la noble hardiesse
Chez moi ait pointé le bout de son nez
Il faut que je quitte ma famille
Pour défendre la nation
Malgré l'amour d'une fille
Ciel ! C'est une compassion !

Cette belle jeune fille
Me rendait des plus heureux
Quand nous allions dans le pré
Au bord d'un ruisseau merveilleux
Nous écoutions la fauvette
Et le joyeux rossignol
Nous admirions sur l'herbette
Voltiger le papillon

O ma charmante maitresse
Brune, aux séduisants contours
Tu causes toute mon ivresse
Car tu possèdes mes amours.
Ta beauté est sans pareille ;
Tu es blanche comme le lait
Ta bouche est rose vermeille ;
Tu ressembles à la fille d'un roi.

Pour m'en aller à la guerre
Il va falloir te quitter
Je serai vite à la frontière
Je ne peux l'éviter.
Je vais donc te quitter, ma mie
Pour prendre un sabre doré
Il me faut servir ma patrie
Car le sort me veut soldat.

**A mous amits
Jouynés souldats al 42° de ligno
Casernats a Perpignan.**

O mous tré-chèrs amits, en quittan la téoulado
Que bous abio toujours coubrit quand la gélado
Fajo fendé las pèyros, blanquéja lous balouns,
Abès sans douto atchut de regrèts bien proufouns.
Que bous cal plus pensa d'un tén à la pradeto
Que bous béjo ana, al dous brut de l'aygueto.
Lou bezout afustat,
Tout lo loun d'un balat.

Per l'aounou national cal oublida la fillo
Que bous randio counténs quan dambé sa mantillo,
Sa raouba satinado et soun menton blanquet,
Bous fajo respira l'aoudou de soun bouquet.
Qu'un zéphir amoureux allén su la mountagno
Emporte douçomen l'amou de la compagno
Que bous a tan jurat
Grando fidelidad

Lou sabre al coustat, defendès la patrio,
Dinque que rebeyres la famille chério
Que bous a tan beillats din bostes jouynes ans,
Que prègo per bous aou adaro que sès grans.
Jou me joygni d'amb'ès ; prégui la Proubidenço
Que bous entornes tous, oublidan la soufrenço
Subido pes souldats
Al mitan des coumbats.

A mes amis
Jeunes soldats du 42°de ligne
Caserné à Perpignan

O mes très chers amis, en quittant le toit
Qui vous avait toujours couvert quand la gelée
Faisait fendre les pierres, blanchir les vallons,
Vous avez sans doute eu des regrets bien profonds
Qu'il ne vous faut plus penser d'un temps à la prairie
Qui vous voyait aller, au doux bruit du ruisseau.
Vous le voyez à l'affut
Tout le long d'un fossé.

Pour l'honneur national faut oublier la fille
Qui vous rendait heureux quand, avec sa mantille
Sa robe satinée et son blanc menton,
Elle vous faisait respirer l'odeur de son bouquet.
Qu'un zéphyr amoureux au loin sur la montagne
Emporte doucement l'amour de la compagne
Qui vous a tant juré
Grande fidélité

Le sabre au côté, vous défendez la patrie
Jusqu'au moment où vous reverrez la famille chérie
Qui vous a tant veillé dans vos jeunes années
Qui prie pour vous maintenant que vous êtes grands.
Je me joins à eux, je prie la providence
Qu'elle vous ramène tous, oubliant la souffrance
Subie par les soldats.
Au milieu des combats

J. ROUMANES Frédéric

Textes en graphie classique d' occitan

Par M. Jean-Pierre Hilaire.

**Las prumèras idèias poèticas
De ROUMANES Frédéric
De Preishàs (Lot et Garonne)**

**Poèmas, quatrins e rondèus,
Dediats a la joinessa Preishaquesa.**

Un poèma

Als lecturs de mos vèrs

Escotatz se vos plai ce que vau
Racontar, siasquetz pro complasents
Per voler m'escotar.

L'aunor e la renomada

Tots corron a l'aunor
E a la renomada,
Del pus grand al pichon
Sautilha la pensada.
Oï ! Cadun reflechís e gaita de son bòrd,
Sabèm que lo guerrièr a l'espataleta d'òr,
Galòpa los combats
Sus la tèrra estrangèra
E crida a sos soldats :
Cal remportar vitoèra
Cal plantar lo drapèu la-bas sus aquel mur
Que parlen de nosauts aciu e mei alhurs
E qu'en nos retirant
Cadun a son canton
Siasquen reçuts en grand,
Siasquen comblats d'aunor.

Los obrièrs, los pastors e las pastoreletas
De se levar matin non vòlon lo renom ;
En se levant del lèit cantan de cançonetas
Que sens mancar dus mots l'ecò los i respond.

Tots voldrián despassar damb sas voès melodiosas
Aquelas barbas blancas o fauvelas joiosas
Voldrián egalizar lo chant del rosinhòl
D'aquel ausèl pichon, gròs coma un aurinhòl
Que s'entend a tengut quand l'estiu caloreja
La bas dins un valon ont l'aiga cracoleja
Enfin mos chers lecturs aquò's pas lo guerrièr
Ni l'obrièr, ni pastor, mès lo monde en entièr
Que voldriá escalar una autor desirada
Que voldriá montar al cap d'una escala daurada
Per rependre pertot son nom e sa grandor
En fant sonar al luènh sos doç quatrins d'aunor

Mon vilatge natal
O Praissàs e son casal d'amor

Aquels ostals la-bas que son tant rembrunits
Qu'an los murs tot a fèt negres e assombrits

Que vesètz gropats al rond
D'una flècha enguilada
Qu'esten en l'èr son front
E sa poma daurada
Aquò es chèrs amics mon vilatge natal

Consacrem un moment seguem-lo a bel talh
Gaitem çò de prumèr aquelas permenadas
Aquels ormes fuèlhuts a las cimas brodadas
Ont l'òm vei fòrt sovent
De ròsas polidetas
Sautilhar al grè del vent
En parlant d'amoretas.
Enfin aquò's a io que lo Casal d'amor
Fai permenar sas flors quand se passa un bèl jorn ;

Adara virem-nos de cap a dins la vila
E en marchant al pas coma una tropa agila
Remarquem un pauquet
Aquesta vasta pòrta
Que se vei la-bas dreit
Coma una estèla mòrta

Ò ! sa febla luor e son regard fletrit
Se cambiaràn dimenge en un astre abelit
E lavetz
Tot serà plec
Las filhetas vendràn
E lo charmant galant,
Vendrà per s'amusar
Decidat a dansar
Tots se veiràn urós coma un astre del jorn
E vendràn al galòp al bèl jardin d'amor

La bèla de las bèlas

O

Maria la pèrta d'amor

La-bas al fons dins un grand prat
Ont jamès nat rei n'a passat
Al doç brut d'una aiga clareta
Totjorn una bèla filheta
Se vesia anar en sautant
Se seita devath un bròc blanc
E dins aquela praderia
Entendia a sa fantasia
Lo rossinhòl sul bròc de mai
Far son jargon que totjorn plai,
Car aquel ausèl sus la fuèlha
Lèva lo cap e totjorn velha.
La beutat de son lengatje
Entona tot lo ribatge
En anonçant nuèit e jorn
Lo doç plaser de l'amor.

Maria bèla Venus charmada de son chant
Se rendia fort sovent a l'ombra sus un banc
En venint de culhir dambe las pastorèlas,
De clavets tots florits amei de pimparèlas
Escotava fòrt bien aquel dit auselon
Que cantava tan bien e qu'èra tan pichon ;
Òm la vesia setuda
Entorada de flors,
Avia la man menuda
E lo regard joiós
Semblava que venia de nèisher dins los aires,
Òm li vesia dus uèlhs vius e amorejaires,
Una figura fresca coma la rosada
Una pichona boca roja cirejada;
Son piel negre lusent e tot rebilhonat
Se fasiá remarcar per estar bien boclat
Son menton èra fèit d'una maniera adreita
Jamès òm non veirà una domaiseleta
Que semble en beutat
Aquesta joina filha
Èra en veritat
Agreable e gentilha

I aviá res de pus bèl
Òm vesia rire a l'uèlh
Sa rauba retrossada
De velós coronada ;
Sos pès èran minhons
E sos molets bien ronds
Sa cambeta laugèra
Èra enfin sens chimèra
Tan bien fèita motlada
Que l'auriatz potonada
E son rire joiós veniá tot doçament
Per charmar vòstre esprit e vos rendre content
Mès anuèit òm vei plus aquela mainadeta
Prene plaser al prat al doç brut de l'aigueta ;
Prefèra mai anar al doç chant del vielon
Dançar e s'amusar dins un vaste salon
Es aimabla polida bèla coma lo jorn
Son onèsta maniera aquò's son lien d'amor.

Quatrain
A la perla d'amor

Ò ! tu ma bèla flor que parfumas mon anma
Qu'animas los esprits coma una ardenta flama
Obra ton uèlh bluet per me rénder joiós
E enfin dona-me ton sorire amorós

Odo

Lo jardin florit

Rondèu

Èr : popular de rossinholet d'un bòi jolit

A Praishàs i a un bèl jardin
Que a de flors de tota espèça
Las pimparèlas sens mentir
I anonçon totas la richessa.

Quand lo printemps fai tot florir
E qu'òm vai dins aquel partèrra,
Aqui res non se vei fletrir
Aquò's çò de pus bèl de tèrra

Òm aima a veire aquelas flors
Que lo bon Diu fai tant polidas
E òm sentís las mila audors
De totas las que son floridas

Viva las ròsas de Praishàs
Viva las que son abelidas
Òm pòt las prene a plenas mans
Car non n'i a jamès de rausidas.

Caduna pòrta sus son cap
Lo pritz d'una bèla corona
Amei un ramèu de beutat
Ont l'esprit de Venus rocona

De parpalhons fièrs amorós
Damb aquelas flors se passejan
E i tróban un mèl bien doç
Que sas bèlas trompas pompejan

Un rondèu
A las filhas
De la campanha

Escotatz charmantas mainadas
Vosaus qu'anatz al bòrd del riu
A l'ombra dins las aubanadas
A l'abric del fuèc de l'estiu
Escotatz un pauc
Dins vòste repaus
Çò que vos vau dire cèrtas n'es pas faus

Vosaus filhetas de la prada
Que rendètz los esprits contents
Cadun vos lança sa guinhada
Car sètz finas coma l'argent ;
Vos gaitan virar
Vos gaitan sautar ;
Apuèi dins la sala vos gaitan dançar

Quand anatz sus las permenadas
Dambe los gojats amorós
Lavetz vos veson pomponadas
E vos veson far los uèlhs doç
Coma un pimpon d'òr
Vos veson d'abòrd
La figura fresca coma un lois d'òr.

Enfin mas chèras quand los seras
Dins lo borg vo'n anatz velhar
Damb vòstas debanadèras
Lo Socaron cal pas cridar
Car autrament
N'auretz pas bon temps
Car es una bèstia qu'a bien de veren

Los dus quatrins
Del matin.

Lo sorelh vai donar sa rauba luminosa
Vai glitsar sos raions sus la verta pelosa,
En caçant pauc a pauc las ombras de la nuèit
Nos vai donar lo jorn bien polit e bien fèit.

Gaitatz lo se levar damb sa cresta daurada
Sa clartat vai dejà montar sus la teulada,
E en fant córrer l'òme a son nòble trabalh
Vai esclairar pertot nòstra tèrra a bèl talh

Filhetas venètz dançar
Lo saut de la lireta

Rondèu

Aprochatz, venètz bèlas filhetas
Per dançar lo saut de la lira
Donatz-nos vòstas mans charmantetas
Es anuèit que nos cal bien dançar !
Cal dançar !
N'entendètz pas bèlas mainadetas
Aquel vielon que sentèm criddar ;
Ò ! venètz donc filhas gentilhetas
Per dançar lo saut de la lira !
Per dançar !

Poesias
A l'ocasion de la guèrra de 1870
E del cambiament de governament

Per

ROMANÈS Frederic

De Praishàs

Charpentière

Autor d'autas òbras de poesias qu'an parecut en 1869

Bauma de puretat
Del patoès esteleta
En brillant sus mon cap
Ennoblís ma langueta

A la França. Poèma
A l'ocasion dels biens de la libertat

Bèla França, del monde sès la reina
Dumpuèi qu'as vist florir la libertat ;
Quatre vint tretze aviá bèla deguèina
En te portant son ramèl argentat
Cobrit tos filhs d'una fôrça magica
Per sostenir sos drets seriosament
Los i cridèt : Viva la Republica
Siàsquetz units per un governament.

De grands bienfèits fures alors comblada
Tots cridavan : A ! Mon Diu ! Quin bonur !
Quand tot d'un còp una bien sombra annada
Venguèt cambiar ton chef en empereur
Ton president, aquel que governava
Lo Puple fièr d'estar republiquen
Fusquèt plaçat sul tròna qu'adorava
E tanlèu fèit cambières de desten.

En quaranta uèit la raubeta amistosa
Dels libertins se vesquèt reverdir ;
Tornèt portar una palma amorosa
A tos goiats que diguèron pardi
La libertat en França es proclamada
Benisquen tots bien la fraternitat
Mès un esprit d'una sola bofada
Escampilhèt son fuèc d'egalitat.

Aquel prince que teniá la balança
Fièr descendent del vièlh Napoleon,
Coma el montèt sul tròna de la França
Al son joiós d'un bèl acordeon
N'a pas sagut ennoblir la Patria ;
La traïson planava sus son cap
Cridem-li tots : « Guèrra a la felonia
Bonaparta perqu'as capitulat ! »

**Capitulacion de l'Emperur
Arribada de la Republica
(1870)**

Chant patriotic

Napoleon al cap de son armada,
Quitèt París e volèt al combat ;
Cridèt : « Francés, la guèrra es declarada.
Revelha-te, païsan, car sès soldat.

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

De cap al Rin en rota.
Los Prussiens venon tots en cantant
Guèrra ! Guèrra ! Guèrra !
Francés, aut, en rota.
Los Prussians venon tots en cantant.

Quand l'Emperur es arribat en façà
De l'enemic que veniá al grand pas
Non li a donat qu'una febla menaça.
Cièl !qu'es aquò, non zo comprenèm pas

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

De generals de la tropa francesa
Defendián bien lo drapèu nacional
D'utes, amics de l'armada badoesa,
Damòran luènh per non pas far de mal

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

Ièr a Sedan, vesquèron Bonaparta
Ontosament anar capitular,
Sens reflechir que l'istoèra e la carta
Dels emperurs es exprès per parlar

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

Tremblatz, tirans ! Al atropa enemia
Quand vos d'fonatz damb d'inòrmes canons,
Non crenhètz pas de traïr la Patria
De far pèrdre la França e sas aunors

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

Francés, maudisquem donc aquela clica
Car sus la tèrra tots la maudiràn,
E, en cridant viva la Republica
Per la nacion cal versar nòste sang

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

Ò Libertat ! Ò tu que sès tan bèla !
Per tu los Francés vòlon tot sofrir
Tu que fondas la patz universèla ;
Ò Libertat ! per tu divèm morir !

Itó ! Allalí !
Allalí ! Allalí ! Allalí

Pensada d'un conscrit
Dus jorns abans de partir
Sos regrets dolorós

Grand Diu ! dins quina tristessa
Me tròbi anuèit plonjat
Malgré que la nòbla ardiesa
Chè jo age puntejat
Cal que quiti ma familha
Per defendre la nacion
A mai l'amor d'una filha...
Cièl es una compassion.

Aquela bèla mainada
Me rendiá dels mei urós
Quand anavèm dins la prada
A bòrd d'un riu mervelhós ;
Escotavèm la fauveta
E lo joiós rossinhòl ;
Admiravèm sus l'erbèta
Voltijar lo parpalhòl.

Ò ma charmanta mestressa
Bruna als seduissants contors
Causas tota mon ivressa
Car possedes mas amors
Ta beutat es sens pareilha ;
Sès blanca coma la leit ;
Ta boca es ròsa vermelha ;
Semblas la filha d'un rei.

Per m'en anar a la guèrra
Me vai te caler quitar
Serai lèu a la frontièra
Non pòdi pas evitar
Te vau donc quitar, ma mia,
Per prene un sabre daurat.
Me cal serbi ma Patrio,
Car lo sòrt me vòl soldat

A mos amics
Joines soldats al 42en de linha
Quasernats a Perpinhan

Ò mos tre chers amics, en quitant la teulada
Que vos aviá totjorn cobrits quand la gelada
Fasiá fendre las pèiras, blanquejar los valons,
Avètz sens dobte ajut de regrets bien profonds

Que vos cal plus pensar d'un temps a la pradeta
Que vos vesia anar, al doç brut de l'aigueta

Lo vesètz afustat
Tot lo long d'un valat.

Per l'aunor nacional cal oblidar la filha
Que vos rendia contents quand dambe sa mantilha
Sa rauba satinada e son menton blanquet,
Vos fasiá respirar l'audor de son boquet
Qu'un zefir amorós al luènh sus la montanha
Empòrte doçament l'amor de la companha

Que vos a tant jurat
Granda fidelitat

Lo sabre al costat, defendètz la patria
Dinca que reveiretz la familha cheria
Que vos a tant velhats dins vòstes joines ans,
Que prega per vosauts adara que sètz grands.
Jo me jonhi damb els ; prègui la Providença
Que vos entorne tots, oblidant la sofrença
Subida pels soldats
Al mitan dels combats.



Les poètes.

Ils donnent des couleurs à la vie, ils sont les seuls à voir « dans notre ombre intérieure l'illumination des latentes chimères », comme dit si joliment Bechade-Labarthe.

Ils ouvrent grand les portes de l'imagination, de l'impossible, de l'inexprimable ;

Ils sont les messagers « de ces malédictions, ces blasphèmes, ses plaintes / ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Tedeum. » ; messagers de « cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge », portant témoignage de notre dignité d'homme.

Ces deux ouvrages modestes par leur taille, affichent les valeurs les plus nobles, amour du village, de la France, sensibilité à la beauté des choses, amour de la vie, du sentiment amoureux le plus noblement exprimé. Ecrits dans le langage de l'époque, ils manifestent admirablement, presque à l'âge de l'adolescence, une simplicité et une sensibilité qui illuminent le propos.

Goûtez avec attention, avec une certaine lenteur qui prolonge le plaisir, les écrits de ces hommes qui illuminent les jours par un miracle d'équilibre entre leurs chimères et le bonheur de l'expression.

